

LES HEROINES DE WAGNER

MEDAILLONS MUSICAUX — (Suite)

ELZA (Lohengrin)

Le duc de Brabant est allé rejoindre dans la tombe son épouse bien-aimée. Il laisse après lui deux enfants : une fille, Elsa, dans toute la resplendissante beauté de la vingtième année, aux longs cheveux blonds encadrant un adorable visage où deux yeux, d'un bleu profond et doux, mettent une vivante flamme, et un fils, beaucoup plus jeune, Gottfried.

Tout le monde, dans le pays brabançon, seigneurs et vilains, aime la jeune duchesse ; sa grâce, sa bonté ont conquis tous les cœurs. L'un des plus nobles comtes du pays, Frédéric de Telramund, a recherché sa main, mais il a été éconduit. Le cœur d'Elsa n'a pas parlé, et libre de disposer de sa destinée, puisque le Ciel lui a ravi ses parents, elle entend obéir à ce cœur, resté muet jusqu'ici.

Le temps s'écoule, tranquille, dans le château d'Anvers. Elsa y vit heureuse, exempte de tout souci, s'occupant avec amour de son jeune frère qu'elle adore. Tout-à-coup, dans ce ciel serein éclate un coup de foudre. Gottfried disparaît, et Elsa se voit accusée, par Telramund, d'avoir assassiné l'enfant. L'innocente jeune fille pleure et se désespère, mais elle trouve une consolation dans un rêve, où elle a vu un chevalier, couvert d'une armure éblouissante, venir à son secours. Elle considère ce songe comme une promesse du ciel. Dieu ne l'abandonnera pas, elle en a maintenant l'intime confiance et cette confiance ne la quitte plus, même pas aux pieds du tribunal du roi, quand personne ne répond aux premiers appels du héros, requérant, au champ clos, un défenseur pour la duchesse. "Mon chevalier est loin", se borne-t-elle à dire, car elle ne doute pas un seul instant de sa venue. Elsa en cette minute décisive de sa vie, possède cette foi qui crée des miracles et le miracle à lieu.

Voici que sur l'Escaut apparaît un chevalier inconnu, armé et casqué d'argent, fièrement debout dans un frêle esquif traîné par un cygne resplendissant de blancheur.

Le voilà, enfin, le Sauveur attendu, à qui Elsa appartient désormais tout entière. Joyeuse, sublime de confiance, elle lui fait le serment qu'il exige. Que lui importe le nom du héros !

ISOLDE (Tristan et Isolde.)

Isolde est fille et unique héritière du roi d'Irlande. Sa beauté est sculpturale. L'on ne peut regarder ce visage aux lignes si nobles, aux traits si purs, cette ravissante tête couronnée par une opulente chevelure d'un roux doré, ces yeux d'un bleu si profond qu'ils paraissent plutôt noirs, sans aussitôt se sentir porter à aimer la princesse.

Isolde a grandi à la cour de ses parents, entourée de toute la pompe royale, mais sa mère experte en les secrets de la magie, lui a appris l'art souverain des baumes. La princesse, dont le cœur est bon et compatissant, a souvent soigné bien des maladies, pansé de ses blanches mains bien des blessures !

La fortune, jadis si brillante, du trône d'Irlande, semble vouloir s'obscurcir au profit de celle du trône rival de Cornouailles. Le chevalier Morold, fiancé d'Isolde, a été tué dans un combat, et sa tête a été envoyée à la jeune fille par Tristan, son meurtrier. Et aujourd'hui ce Tristan qui a été cause de son premier deuil, Isolde l'aime d'un amour inexplicable et insensé ! Un regard a suffi pour lier à jamais l'un à l'autre, au moment où la princesse allait venger la mort de Morold sur la tête du faux Tautris. Une passion fatale a brusquement envahi tout l'être de la blonde fille d'Irlande. Elle oublie tout ; elle ne se souvient plus que Tristan a tué son promis, qu'il est le vainqueur de son pays : elle ne sait désormais qu'une chose, c'est qu'elle l'aime.

Et cet homme, ô raillerie du sort, cet homme qui est devenu tout pour elle, la fait reine, contre sa propre volonté, et la jette dans les bras d'un vieillard ! Elle pressent pourtant qu'il l'aime, lui aussi le vaillant chevalier, et alors l'inexplicable mystère fait bouillonner la colère dans son cœur. Le caractère d'Isolde n'est pas celui d'une frêle jeune fille ; l'énergie et la résolution y dominent. Son parti est vite pris. Devant l'impossibilité de vivre son rêve, elle veut mourir, mais elle entrainera avec elle l'homme qu'elle a élu. Dans la mort, au moins, ils pourront

Sa foi, plus encore qu'avant, est inébranlable. Elle croit aveuglément en son libérateur et elle l'aime de même.

Elsa est au comble de la félicité ; son innocence a été reconnue par tous, ses ennemis ont été confondus, enfin, elle va épouser le miraculeux chevalier, mais le bonheur n'a pas étourdi son âme ; la bonté, la commisération y règnent toujours. La douce jeune fille ne peut résister au désir de faire des heureux autour d'elle ; il lui serait douloureux de penser que son bonheur est fait du malheur des autres. Elle pardonne donc à Ortrude, malgré les insinuations perfides que cette dernière vient de faire sur le chevalier. Aux premiers mots, elle tressaille, mais elle arrête bientôt la femme de Telramund, et elle affirme, une fois encore, son immense croyance en l'homme que le ciel a envoyé à son secours. Dès ce moment, pourtant, un germe fatal, qui ne fera que grandir, est dans son cœur. C'est en vain qu'elle proclame hautement sa confiance : elle veut croire, elle se dit qu'elle croit, plus qu'elle ne croit réellement.

Sa foi n'est plus comme tout à l'heure, spontanée, elle est raisonnée ; par là même, une porte est ouverte au Doute.

Le Doute ! ce mot s'applique-t-il vraiment bien à l'élément qui détermine le nouvel état d'âme d'Elsa ?

Non. La jeune fille est tout simplement en proie à l'éternel défaut féminin, à la Curiosité.

C'est la Curiosité qui amène sur sa lèvres la question défendue, c'est elle seule, et non pas le doute qui la fait agir. Et c'est bien en cela qu'Elsa est la femme faible et fragile dans toute sa vérité.

Le Doute, en réalité, n'existe pas dans son âme. Elle croit, comme jadis à la vertu du chevalier, à sa mission divine.

Ce n'est donc qu'une vaine curiosité qui la pousse à savoir ce non si obstinément caché.

Cette curiosité, enfantine, irraisonnable, finit chez elle, par devenir toute puissante, et, pour la satisfaire, elle va jusqu'à risquer son bonheur.

Aussi avec quelles précautions, quelles câlineries, essaie-t-elle d'arracher à Lohengrin son secret ?

Comme elle voudrait l'amener à le lui livrer sans qu'elle ait l'air de l'exiger ! Mais rien ne réussit.

Alors affolée, elle prononce le mot fatal qui va rompre le charme.

Elsa, maintenant pleure et se lamente, mais il est trop tard.

Son bonheur, elle le tenait dans ses mains et comme un enfant — qui donc a dit que la femme l'était toujours ? — brise son jouet pour

voir ce qu'il contient, elle a détruit une félicité parfaite pour une vaine satisfaction. Elsa est l'une des figures les plus vivantes, les plus profondément humaines des drames wagnériens ; c'est aussi, malgré et peut-être à cause même de ses faiblesses, l'une des plus attachantes.



Mme CARON, rôle d'Elza, Lohengrin.

s'aimer. Aussi, avec quelle joie ardente, avec quelle espérance de voir ses vœux réalisés, elle arrache à Tristan la coupe pour en prendre sa part ! Quand ils tombent dans les bras l'un de l'autre, ravis, extasiés, et que l'aveu de leur amour s'échappe enfin de leurs lèvres, c'est parce qu'ils croient qu'ils vont mourir, et non parce qu'il ont bu un philtre, — simple symbole et pas autre chose, — qu'ils renoncent à se cacher davantage leurs sentiments. Mais la mort trompe leur attente. "Faut-il vivre ?" demande Isolde avec anxiété. Oui, ils vivront pour aimer, souffrir et mourir enfin de leur souffrance.

Désormais Isolde est tout amour. Rien n'existe pour elle et autour d'elle, sauf le bien-aimé. Isolde est la plus complète incarnation de la femme amoureuse qui soit dans aucune littérature. Tristan l'absorbe corps et âme, Tristan est sa vie, sa raison d'être, et quand Tristan mourra, elle aussi, sans souffrance, naturellement, parce que sans lui elle ne peut vivre. Tristan, Tristan, toujours, c'est son seul désir. Pour hâter le retour de l'homme adoré, elle oublie toute prudence. Elle ne s'appartient plus. Comme elle dit elle-même, elle est devenue la vassale de dame Minne (1) qui peut la conduire au terme qu'elle voudra. Lorsque la trahison vient briser le bonheur des deux amants, Isolde, après un premier mouvement de pudeur involontaire, se remet et, tranquillement, à la face de tous, même devant le roi Marke, son époux, elle affirme son amour.

"Où est l'asile et le foyer de Tristan, c'est là que veut aller Isolde ; elle veut le suivre, douce et fidèle ; il n'a qu'à lui montrer le chemin." Rien ne peut ébranler la constance de son amour, et le trépas qui ne l'effrayait pas jadis, ne l'effraie pas davantage aujourd'hui.

Ce qui fait la grandeur d'Isolde, ce qui l'élève, c'est la franchise de sa passion, et aussi la profondeur de son amour qui la fait aspirer, ainsi que Tristan, à la mort, divine libératrice des entraves d'ici-bas.

(A suivre)

(1) Nom allemand de la déesse de l'amour.